

graient. C'étaient eux qui le plus souvent les transportaient sur la presqu'île et les déposaient sur la grève près d'un arbre renversé. Un d'entre eux attendait la jeune femme. Elle entra dans la barque avec son esclave, et d'un bras vigoureux le nautonnier força l'eau à lui ouvrir un passage.

Pendant qu'il mêle au bruit de ses rames les notes d'une chanson gauloise, la jeune Fuvilla (car c'était elle), assise à la proue, méditait en son âme les saintes paroles du vieillard. Elle pensait aussi à son amant, à son beau Fulvius, suppliant la divinité qu'elle adorait de souffler dans le cœur du jeune Romain la même croyance, et de faire durer leur amour jusque dans l'éternité. L'esclave était couchée aux pieds de sa maîtresse, allant où elle allait, croyant ce qu'elle croyait, et attachée à elle comme l'ombre l'est au corps. Les étoiles brillaient au firmament comme elles brillent maintenant, et le fleuve, réfléchissant leurs petits points lumineux, paraissait rouler dans son sein des paillettes d'or. Au loin blanchissait, comme le lincoïl des spectres de la nuit, de marbre, des pulais, et partout régnait le vague et douteux silence d'une population endormie. A une légère oscillation qu'éprouva la barque, les deux femmes se levèrent. La terre était là; elles y posèrent le pied, et s'avancèrent furtivement vers le bois dont nous avons parlé.

Dans la sombre épaisseur de ce bois, sur les débris d'un autel druidique, la religion du Christ commençait à jeter des semences qui devaient bientôt féconder toute la Gaule. Au milieu d'une petite assemblée d'hommes, de femmes et de jeunes filles éclairées par la torche de résine, un vieillard, le plus illustre et le plus respectable des apôtres de ce nouveau culte, faisait entendre sa voix. Ses yeux levés vers la voûte du feuillage mobile à travers laquelle il voyait celle du ciel, il enseignait les mystères et les préceptes du christianisme à ces premiers croyans, et ceux-ci l'écoutaient avec le pieux recueillement de ceux qui veulent près du Très-Haut. Pothin les exhortait encore à soutenir avec courage les épreuves dont ils étaient menacés, à prier pour les frères qui dans quelques heures, au milieu du jour qui allait luire, seraient exposés à la voracité des bêtes féroces; et il leur disait: « Que cette doctrine idéale et pure que je vous prêche vous fasse aspirer vers Dieu; et vous purifie comme la fumée qui devient éther quand elle a atteint les régions du ciel. »

Ils s'oubliaient à chanter des cantiques; lorsque le jour se leva, ils n'osèrent sortir, car le peuple de Lugdunum s'était aussi levé, se rappelant qu'on devait livrer aux bêtes des chrétiens condamnés à mort par la jalousie des prêtres païens et par la haine du gouverneur. Déjà les maisons de la côte de St-Sébastien versaient leurs habitans sur la presqu'île, et leurs cris de joie, en passant près de l'asile des chrétiens, annonçaient à ceux-ci que le sang de leurs frères allait couler, tandis qu'une autre foule débouchant des rues de la colline de Pearvières se pressait vers le pont.

— A mort les chrétiens! criait, au milieu de cette presse, un valet du temple de Mercure.

— Ce sont des incestueux! disait un affranchi.

— Ils jettent des maléfices aux Césars et aux petits enfans! disaient d'une voix chérotante quelques femmes décrépites.

— Dites donc qu'ils mangent la chair des petits enfans! criait une jeune femme qui en tenait un dans ses bras.

— A mort! à mort! à mort! hurlaient toutes ces voix.

*La fin au prochain numéro.*